

savait qu'elle était souillée, mais, craignant de déplaire à ces hommes, il se força à l'avalier; cependant, il ne lui trouva pas bon goût.

Le Buddha tira de cette anecdote un apologue : tous les êtres vivants qui sont dans les trois mondes se complaisent dans les désirs des belles formes et n'en voient pas les impuretés; ils sont incessamment plongés dans l'illusion; tels ces travailleurs affamés qui mangeaient le bon bouillon. Au contraire, quand l'homme supérieur Bodhisattva est entré dans le cycle des naissances et des morts, si on l'engage présentement à accepter la beauté corporelle, il n'y voit, après l'avoir éprouvée, que de l'impureté et ne la trouve ni agréable ni plaisante; tel le cuisinier qui, forcé de manger sa viande, l'avalait d'un coup sans en apprécier la saveur.

N° 235 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 34 r.)

Autrefois sur le bord de la mer il y avait un bois qui s'étendait sur plusieurs dizaines de *li*; plus de cinq cents singes y vivaient. Un jour, sur l'onde de la mer, il y eut un amas d'écume, haut de plusieurs centaines de pieds et ressemblant à une montagne neigeuse; suivant la marée, il vint s'arrêter sur le bord du rivage. Quand les singes le virent, ils se dirent : « Si nous montions sur cette montagne pour nous y ébattre de tous côtés, ne serait-ce pas chose amusante ? » Alors un des singes monta dessus, mais s'enfonça tout droit et se noya au fond

(1) Déjà traduit par Julien (*Les Avadânas*, t. I, p. 194-196) d'après le *Wou ming lo tch' a tsi* (*Trip.*, de Tôkyô, XXIV, 7; Nanjio, *Catalogue*, n° 1369).